



ERIC
WALTERS

LA
RÈGLE
DE
TROIS

L'ENNEMI EST PARTOUT - TOME 2

RECTO
VERSO

APRÈS 60 JOURS DE *BLACKOUT*, L'ENNEMI EST PARTOUT!

Dans le deuxième tome de cette trilogie d'apocalypse qui déferle vers une conclusion à vous donner la chair de poule, l'endurance d'Adam et sa rationalité sont mises à rude épreuve. La panne catastrophique qui sévit à l'échelle planétaire depuis soixante jours a mis l'existence du jeune homme et des autres habitants du quartier fortifié d'Eden Mills sens dessus dessous. Même si un affrontement d'une violence sauvage a permis d'endiguer une menace surgie du dehors, Herb, le mentor aguerri d'Adam, persiste à prendre des décisions toujours plus dévastatrices et contestables. Comme tous les autres, dont sa mère qui est chef de police, Adam se conforme à la volonté d'Herb. Mais quand une nouvelle menace qu'ils n'ont pas vue venir pèsera sur eux, ils ne seront pas prêts à y faire face, et quelqu'un devra payer le prix des erreurs d'Adam et de sa confiance mal placée.

Photographie : Sofia Kimachtchouk



ERIC WALTERS

est un auteur très populaire au Canada anglais. Après avoir enseigné au primaire, il a écrit et publié plus de 80 ouvrages de littérature pour la jeunesse. Il a aussi fondé Creation of Hope, une organisation caritative qui s'occupe des orphelins de la région de Mbooni, au Kenya. Il habite à Mississauga, en Ontario.

ericwalters.net

LA
RÈGLE
DE
TROIS

Édition : Pascale Morin
Révision : Patricia Juste
Correction : Caroline Hugny

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF:
Pour le Canada et les États-Unis:
MESSAGERIES ADP inc.*
2315, rue de la Province
Longueuil, Québec J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237
Internet : www.messageries-adp.com
* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québec Média inc.

03-16

© 2015, Eric Walters

© 2015, Recto-Verso, éditeur
Charron Éditeur inc.,
une société de Québec Média

Charron Éditeur inc.
1055, boul. René-Lévesque Est, bureau 205
Montréal, Québec, H2L 4S5
Téléphone : 514-523-1182

L'ouvrage original a été publié par
Farrar Straus Giroux sous le titre *The
Rule of 3 - Fight for Power*.

Imprimé au Canada

Tous droits réservés

Dépôt légal : 2015
Bibliothèque et Archives nationales
du Québec

ISBN 978-2-924381-43-4

Gouvernement du Québec
– Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion
SODEC – www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de
la Société de développement des
entreprises culturelles du Québec
pour son programme d'édition.

Nous reconnaissons l'aide
financière du gouvernement du
Canada par l'entremise du Fonds
du livre du Canada pour nos
activités d'édition.

ERIC
WALTERS

LA
RÈGLE
DE
TROIS
L'ENNEMI EST PARTOUT

Traduit de l'anglais (Canada)
par Marie-José Thériault

RECTO
VERSO



Une société de Québecor Média

À tous mes lecteurs
qui ont attendu patiemment
le tome 2 !

1

— Fais demi-tour ! a rugi Herb.

J'ai viré sur l'aile pour remettre les décombres dans mon champ de vision et j'ai eu un hoquet de surprise. Une colonne de poussière et de débris se déployait dans le ciel en un immense nuage de plus en plus haut. À travers toute cette brume, j'ai vu que deux énormes piliers en béton étaient encore debout, mais ne supportaient plus rien. Tout le reste du pont avait disparu : il s'était écroulé, il avait été réduit en poussière par la force d'impact des charges explosives dont on avait bardé le tablier et qu'on avait fait détoner.

— Il n'en reste rien, ai-je dit dans le micro-casque. Je ne peux pas le croire.

— Si, si, il en reste. On l'a juste arrangé autrement.

J'ai regardé en bas. L'explosion avait précipité le pont au fond de la vallée. Je discernais des carcasses disloquées de véhicules – les deux douzaines de camions qui étaient sur le pont à peine une minute plus tôt.

Une épaisse fumée noire montait de deux camions incendiés, mais la plupart étaient simplement couchés sur le flanc, éparpillés en pièces détachées parmi les rochers, partiellement submergés dans l'eau de la rivière ou ensevelis sous les morceaux de béton et les montagnes d'asphalte qui les avaient accompagnés dans leur chute.

C'était une réussite. Nous avons fait exploser le pont, les camions qui s'y trouvaient et tous les hommes venus nous abattre. Quelques secondes auparavant, ils s'y étaient engagés à toute allure pour aller exterminer ma famille, mes amis, mes voisins, et anéantir tout ce que nous avons mis tant d'énergie à construire. Et voilà qu'ils gisaient dans le lit de la vallée, morts. Et parce qu'ils étaient morts, nous pouvions vivre.

— Personne n'aura pu survivre à ça, n'est-ce pas ?

— Je n'imagine pas qu'il soit possible de s'en tirer, Adam, a répondu Herb.

— Combien de nos ennemis sont-ils là ? Combien d'hommes avons-nous tués ?

— Beaucoup.

Inconcevable. Trois mois plus tôt, notre vie était on ne peut plus normale. Puis il y avait eu ce virus informatique, ou que sais-je, qui nous était tombé dessus de nulle part en nous plongeant dans l'obscurité. Nous avons construit un mur autour de notre lotissement. Au-delà de ce périmètre, nos amis étaient devenus nos ennemis. Maintenant, nous venons de tuer des douzaines, non, des centaines d'hommes. Mais avons-nous un autre choix ? Ils venaient détruire nos maisons, nous prendre tout ce que nous avons créé au prix de tellement d'efforts, tout ce dont nous avons besoin pour survivre, et ils étaient prêts à tuer quiconque se serait mis en travers de leur route. Ce ne pouvait être qu'eux ou nous. Ç'avait été eux. Ils gisaient maintenant tout en bas, au milieu des décombres.

Je ne pouvais pas les prendre en pitié ou regretter ce que nous avons fait, car eux, je n'en doutais pas, n'auraient pas eu pitié de nous – ils n'auraient rien ressenti.

— Descends, a dit Herb.

— Jusqu'à quelle altitude ?

— Je veux que tu atterrisses.

— Ici ?

— J'aimerais que tu te poses le plus près possible du pont effondré. Tu peux y arriver ?

— Oui, je pense bien.

Un chemin asphalté longeait la rivière, une piste qu'empruntaient naguère les randonneurs, les cyclistes et les mamans avec leurs bébés dans des landaus. Il n'était pas large et épousait étroitement les méandres de la rivière, mais un de ses segments était assez rectiligne et assez long pour que mon ULM puisse s'y poser.

— Je vais prévenir ta mère de ce que nous faisons, a dit Herb, avant de parler dans son talkie-walkie. Ici Herb, capitaine. Vous me recevez ?

D'abord de la friture, ensuite la voix de ma mère. Elle était en position à proximité de la zone où le pont s'était effondré.

— Je vous reçois, Herb.

Des cris de joie se mêlaient à la voix de ma mère. Les troupes rassemblées autour d'elle se réjouissaient de la mort des tueurs que l'explosion avait précipités dans la rivière. J'avais tout vu, de mes yeux vu, pourtant j'avais encore du mal à y croire. Une marée d'émotions contradictoires m'a submergé : joie, tristesse, chagrin, désarroi. Nous allions vivre, nous étions sauvés. Leur mort à eux, c'était notre vie à nous.

— Capitaine, que comptez-vous faire pour assurer la sécurité de la zone d'effondrement du pont ?

— Je suis justement en train d'y voir, Herb. Je compte demander à Brett de positionner la moitié de son équipe au sommet du ravin pour en contrôler la bordure est, puis de descendre avec les autres jusqu'aux décombres.

Je retrouvais en ma mère la chef de police qu'elle avait été.

— J'envoie aussi deux troupes bloquer les accès du site d'effondrement au nord et au sud.

— Parfait. Cela nous procurera la couverture nécessaire pour protéger la zone. Nous allons nous poser... avec votre permission.

— Vous voulez atterrir ?

— C'est ça, capitaine. Tout ira bien quand la sécurité de la zone sera assurée. Ce serait bien que Brett et son équipe soient avec nous en bas. Mais pourquoi ne pas renvoyer tous les autres au quartier, au cas où ? À quoi servirait de gagner une bataille si l'on perd la guerre ?

Ma mère a hésité.

— Auriez-vous vu de là-haut un autre danger nous menacer ?

— Non, aucun.

— Entendu. Je leur dis de se retirer, de rentrer chacun chez soi et de répandre la bonne nouvelle. Nous avons réussi.

— Affirmatif.

— Oh, Herb ? Prenez bien soin de mon fils.

— Vous vous trompez, capitaine. C'est Adam qui prend soin de moi.

— Dans ce cas, veillez l'un sur l'autre jusqu'à ce nous nous revoyions. Je rentre avec les troupes de réserve. Howie peut assurer le commandement ici.

— Bonne idée. Vous faites bien de ramener les autres chez nous et de rassurer tout le monde.

— J'imagine qu'ils pourront ainsi se dire que nous savons ce que nous faisons. Ou tout comme !

— Vous lisez dans mes pensées, a répondu Herb. Ils pourront aussi mieux faire face aux mauvaises nouvelles qui vont suivre.

— Terminé, a dit ma mère, mettant fin à la communication.

— Les mauvaises nouvelles ? ai-je demandé.

Je suis sûr que ma voix était empreinte de panique.

— Pas encore, Adam. Aujourd'hui, tout est beau. Mais tôt ou tard, nous aurons de mauvaises nouvelles. Et quand elles surviendront, les gens du quartier devront se rappeler que s'ils ont pu survivre à cette situation de crise, c'est grâce à ta mère. Ils devront aussi croire de toutes leurs forces qu'elle les aidera à surmonter la prochaine.

— Je vois.

Nous avons brusquement traversé une zone de turbulences et l'ULM s'est affaissé en trépidant comme dans des montagnes russes. Herb a agrippé le cadre du pare-brise en retenant son souffle. J'ai souri intérieurement. Sans doute étais-je le seul à savoir que Herb, notre surhomme, avait peur de l'avion.

— Je vais atterrir là, ai-je lancé.

J'ai relâché la manette des gaz pour réduire ma vitesse et aligné l'appareil dans l'axe de la piste asphaltée. Plus je volais lentement, plus ma distance d'atterrissage pouvait être courte. Nous pénétrions dans la vallée de la rivière flanquée de falaises qui nous protégeaient des vents traversiers. Nous volions de plus en plus bas, la rivière à ma droite, le front de falaise oriental à ma gauche. Droit devant, le nuage de poussière et de fumée s'élevait tranquillement dans le ciel. Un goût de cendre m'emplissait la bouche tandis que l'odeur très prononcée des explosifs, des voitures incendiées et de l'essence en feu m'entraînait déjà dans les narines.

Le sentier fonçait sur nous. Comme il était beaucoup plus étroit que les routes qui me servaient d'habitude de piste d'atterrissage, j'ai dû toucher le bitume avec beaucoup plus de précision. Si une de ses roues entrait en contact avec le sol meuble

et cahoteux en bordure, l'avion risquait de déraper, voire de se renverser. Atterrir ici n'était peut-être pas une bien bonne idée, mais il était trop tard pour la remettre en question. Et puis, après avoir esquivé les balles et les bombes de nos attaquants et fui un avion qui tentait de m'abattre, je me disais qu'une bande gazonnée n'aurait pas raison de moi.

J'ai actionné le palonnier droit, positionné ma roulette de nez dans l'axe du sentier, ramené vers moi le manche de commande et ralenti ma descente, puis j'ai de nouveau réduit les gaz pour diminuer encore plus ma vitesse tout en restant très attentif au bruit du moteur : il ne fallait surtout pas qu'il cale faute de carburant. Accompagnés par le ronron continu de l'hélice située à l'arrière, nous avons graduellement perdu de l'altitude jusqu'à n'être plus qu'à environ douze pieds du sol. Nous avons touché des roues, rebondi légèrement, puis nous nous sommes posés. J'ai repoussé à fond la manette des gaz en me concentrant pour ne pas déraper tandis que nous roulions avec bruit sur l'asphalte raboteux, de plus en plus lentement, jusqu'à nous arrêter complètement. J'ai poussé un soupir de soulagement.

— Beau travail, a dit Herb.

— Voulez-vous que je nous amène plus près ?

— Plus près, mais pas trop non plus. Je veux que ton avion soit à l'abri en cas d'explosion. Nous savons que les camions transportaient des armes et des munitions, et il est toujours possible qu'un réservoir d'essence explose.

— Dans ce cas, est-ce qu'on ne devrait pas rester à l'écart jusqu'à ce qu'on soit certains que rien ne va sauter ?

— Nous n'en avons pas le temps. Il faut prendre tout ce qu'on peut avant que ce soit détérioré par l'eau ou détruit par des feux secondaires. Ces camions renferment des tas de choses dont nous avons besoin.

— Compris, ai-je grommelé.

J'ai remis les gaz pour rouler sur le sentier.

— Ce ne sera pas agréable, a convenu Herb. Nous aurons l'impression de dépouiller les morts de leurs biens, mais dis-toi que rien de ce que nous leur prendrons ne leur est utile maintenant. De toute façon, tout ce que nous laisserions sur place risquerait de tomber entre les mains de ceux qui pourraient s'en servir contre nous.

— Je vois... mais ils sont vraiment tous morts, n'est-ce pas ?

— Tous ceux qui se trouvaient sur le pont sont aussi morts que s'ils étaient tombés d'un immeuble de vingt étages. En tout cas, si quelqu'un avait survécu par miracle, il n'en aurait pas pour longtemps.

— Que voulez-vous dire ?

— Il aurait subi des blessures mortelles. Nous ne pourrions pas le sauver. Si nous trouvons un survivant, eh bien... nous devons agir.

J'ai eu un haut-le-cœur. *Agir*. Je savais ce que cela signifiait. Enfin... je croyais le savoir.

— Je ne peux pas... Je ne pourrais pas faire ça, ai-je balbutié.

— Personne ne te le demande. Ce sera à moi de le faire. Je ne laisserais pas souffrir un chien qui va mourir.

— Mais il ne s'agit pas de chiens, ai-je rétorqué.

— Non. Nous parlons d'hommes venus ici pour te tuer, pour me tuer, pour tuer ta mère, ton frère, ta sœur et tous les habitants du quartier. Ils étaient venus tuer tous ceux qui se seraient mis en travers de leur route, puis nous voler le peu que nous possédons et priver de leurs moyens de subsistance ceux qu'ils auraient épargnés pour les laisser mourir de faim.

— Je sais. Je sais tout ça. Je sais que nous n'avons pas eu le choix.

— Tu as vu de quoi ils sont capables.

Je ne pouvais pas chasser ces images de ma tête. Oui, j'étais conscient de ce qu'ils avaient fait. Ils s'étaient rendus maîtres de Olde Burnham, un quartier voisin du nôtre dont les habitants étaient nos alliés, ils avaient démolé leurs murs, incendié leurs maisons, exterminé leurs hommes de guet à coups de roquettes et de grenades, exécuté des prisonniers d'une balle tirée à bout portant, tué des femmes et des enfants innocents pris entre deux feux, puis ils avaient pillé, volé tout ce qui restait.

— Ce sera un véritable enfer, là-bas, a dit Herb en pointant le doigt vers la colonne de fumée.

— J'ai déjà vu l'enfer de près, ai-je répliqué en songeant à Olde Burnham après l'attaque. Je l'ai survolé et j'ai atterri en plein dedans.

— Quand tu vois l'enfer une fois, ça ne signifie pas que tu doives le voir encore. Ça va. On est assez près. Coupe le moteur.

J'ai tiré vers moi la manette des gaz jusqu'à ce qu'on s'arrête. Herb a détaché son harnais de sécurité et est sorti de l'avion avec son fusil. Tirant mon arme de son étui, je l'ai imité. Qu'il n'y ait aucun survivant n'écartait pas toute menace. Il y avait toujours des dangers cachés.

Herb a marché vers les décombres en me faisant signe de le suivre. Au fond de la vallée, des morceaux de béton, d'asphalte et de métal étaient dispersés d'une berge à l'autre de la rivière jusqu'à la falaise en face. Le nuage de fumée et de débris s'est dissipé sous nos yeux, le brouillard de poussière s'est levé, dévoilant peu à peu l'étendue du désastre. Il ne restait plus du pont que ces deux gigantesques piliers, toujours debout, inébranlables.

Les amas de débris atteignaient par endroits de six à neuf mètres de hauteur et les camions éparpillés gisaient défoncés sur le flanc ou le dos. L'un d'eux, encore sur ses roues, semblait prêt à démarrer. Mais, en approchant, j'ai constaté qu'il était éventré et j'ai vu les cadavres enchevêtrés de ses passagers, entortillés dans des positions impossibles.

Il était incroyable que de simples fertilisants et produits chimiques trouvés dans nos cuisines, nos garages et notre supermarché aient pu causer une destruction d'une telle ampleur. Herb nous avait appris à les combiner pour en faire de puissants explosifs, capables de faire sauter un pont, de détruire tous ces camions, de faire toutes ces victimes.

— J'ai vu des tas de choses dans ma vie, mais rien ne valait ceci, a dit Herb comme nous nous approchions.

J'ai ravalé ma salive. La scène qui se déployait sous mes yeux était à la fois épouvantable et étrangement envoûtante.

— Les gens disent toujours qu'ils ne peuvent pas s'empêcher de regarder un accident de la route, a poursuivi Herb. Mais, ici, on jurerait qu'une centaine d'accidents se sont produits en même temps. Rien ne t'oblige à aller plus loin.

— Je suis venu jusqu'ici.

— Et ça suffit amplement. Retourne à l'avion et...

— Attention ! ai-je crié.

Devant nous, un homme armé avait surgi du périmètre des décombres. J'ai brandi mon arme, mais Herb a immédiatement abaissé mon bras.

— Il est des nôtres, Adam ! C'est Brett.

Mon cœur affolé a failli s'arrêter de battre. Oui, c'était bien Brett. Un autre homme marchait sur ses talons, puis un troisième – Todd, mon meilleur ami. D'autres encore leur emboîtaient le pas : Owen, Tim, Gavin et M. Gomez du bout de la rue.

Dire que j'aurais pu tirer dans leur direction par accident ou même leur tirer dessus. J'ai reculé d'un pas, abasourdi d'avoir été si près d'appuyer sur la gâchette. Dieu merci, Herb m'avait arrêté à temps.

— C'est une réaction normale dans les situations extrêmes, a déclaré Herb en mettant une main sur mon épaule. Tu as une telle montée d'adrénaline que tu ne vois plus clair.

Brett nous a salués de la main, mais j'ai fait comme si je ne l'avais pas vu.

— Vous, vous avez vu clair. Assez pour m'empêcher de tirer.

— Ce n'est pas la même chose. Je n'en suis pas à mon premier rodéo.

Façon de parler. Je me demandais par quel nom désigner une chose pareille? Était-ce un massacre, un carnage, un bain de sang ou... Je me suis arrêté là. Ça ne servait à rien.

Les hommes sont arrivés un à un. Ils étaient une bonne douzaine. Comme ma mère le leur en avait donné l'ordre, ils étaient descendus le long du flanc de la vallée, puis ils avaient franchi une partie des vestiges. Herb les a appelés.

— Approchez tous, je vous prie!

Tandis qu'ils se pressaient autour de lui, je me suis posté un peu à l'extérieur du cercle.

— Nous avons gagné la bataille, a dit Herb.

Acclamations de joie.

— En tout cas, pour tout de suite.

Les acclamations ont cessé.

— Il reste encore beaucoup à faire, et nous devons veiller à ce qu'aucun homme mort ne fauche la vie de personne.

Que diable voulait-il dire?

— Nous allons explorer tous les véhicules. Surveillez la moindre pierre, le moindre débris, la position des camions – tout est en équilibre instable. Nous devons aussi faire attention aux armes, aux explosifs. Inspectez chaque camion, chaque cadavre, et prenez tout ce qui peut servir.

J'ai vu leur désarroi. C'est curieux : tuer quelqu'un est une chose, mais fouiller sa dépouille en est une autre.

— Certains objets sont évidents : par exemple, les armes et les munitions. Je sais qu'il y a des roquettes, mais j'espère aussi trouver autre chose : des explosifs plastiques, des armes perfectionnées. Si vous ne parvenez pas à reconnaître un objet, n'y touchez pas. J'insiste. Écartez-vous et laissez-moi m'en occuper. Nous prendrons aussi les tenues de protection, les talkies-walkies, la nourriture, et même les chaussures et les bottes.

— Vous voulez qu'on les déshabille ? a demandé quelqu'un.

— Laissez-leur leur uniforme, a précisé Brett, mais prenez leurs bottes. Elles peuvent toujours nous être utiles.

— Je sais, a ajouté Herb, que ce ne sera pas facile de faire ça en regardant un homme dans les yeux, même si ces yeux sont morts et ne voient plus rien. Mais il faut que nous le fassions.

— Mes hommes feront le nécessaire, a dit Brett d'une voix posée.

Comment pouvait-il être aussi sûr de lui ?

— Est-ce qu'on ne devrait pas trouver des gens pour nous aider ? a lancé un autre.

— Non, a répondu Herb. Il faut limiter le plus possible l'accès des autres à tout ceci. Vous étiez sur la ligne de front, vous avez été témoins de beaucoup plus de choses qu'eux. Vous avez ce qu'il faut pour y faire face.

— Y a-t-il quelqu'un qui ne se sent pas capable d'y arriver ? a fait Brett en regardant ses hommes, ceux qu'il avait si souvent amenés en patrouille.

Ils ont hoché la tête ou bredouillé qu'ils pouvaient le faire. Je me demandais s'ils avaient d'autre choix que d'accepter.

J'ai moi-même fait un signe de tête affirmatif, mais je n'étais pas plus hardi que les autres.

— Voici la marche à suivre, a repris Herb. Brett m'accompagnera. Nous examinerons en premier chaque camion pour nous assurer qu'il n'y a pas de danger, puis nous vous dirons quoi faire. Quand un camion aura été jugé sûr, une autre équipe se chargera d'y prendre les choses nécessaires et d'en sortir les corps pour les ramener.

— Pourquoi ne pas les laisser sur place ? l'a interrogé quelqu'un.

— Il n'en est pas question, a déclaré Herb. En se décomposant, ils contamineraient la rivière en aval et propageraient des maladies. Il faut s'en défaire.

— En les enterrant ?

Je savais qu'il n'était pas question de ça. Brett aussi le savait.

— Nous allons organiser un gigantesque barbecue, a dit Brett.

Il rigolait. Je n'y croyais pas. Il fallait être débile et con pour trouver ça drôle. Mais, au fond, c'était comme lorsqu'on est pris d'un fou rire à des funérailles. Ou peut-être voulait-il nous mettre à l'aise en dédramatisant une situation épouvantable.

Herb s'est tourné vers moi.

— Adam, je veux que tu remontes là-haut.

— Mais non, ça va. Vous avez besoin de toute l'aide possible.

— Je sais que tu es capable de nous épauler, mais c'est dans les airs que tu nous seras le plus utile.

Il a montré le ciel du doigt.

— Tu nous aideras de là-haut en redoublant de vigilance, tu assureras notre protection et celle du lotissement.

— Mais on les a eus ! a objecté Todd.

— J'espère qu'on les a *presque* tous eus, a riposté Herb. Nous devons dénombrer les morts pour savoir combien d'hommes ces camions transportaient. Nous pourrons ainsi mieux évaluer le nombre des survivants.

— Vous croyez qu'ils sont assez nombreux pour nous attaquer ? a demandé Owen.

— J'espère qu'il s'est agi de l'attaque d'un seul groupe, mais je n'en ai pas la certitude.

— S'ils sont assez stupides pour nous attaquer à nouveau, on leur réglera leur compte, a dit Brett. Ils auront signé leur arrêt de mort.

Les autres ont opiné de la tête. Il avait parlé avec mordant et confiance en soi, vertus dont tous avaient besoin en ce moment. C'était ainsi que Herb, le modèle de Brett, bravait la tempête.

— Nous avons besoin qu'Adam soit là-haut au cas où, a précisé Herb. Un homme averti en vaut deux.

— D'accord, j'y vais. J'ai assez de carburant pour deux heures de vol. Je pourrais rester là-haut jusqu'à ce que mon réservoir soit presque vide, puis atterrir, refaire le plein et remonter aussitôt.

— Excellent. Je veux que tu décrives de grands cercles en t'assurant que personne n'emprunte l'un ou l'autre des deux ponts encore debout au nord et au sud. Je veux aussi que tu

survoles le quartier. Je veux être certain qu'aucune autre troupe n'a été dépêchée chez nous d'une direction opposée.

— C'est une simple précaution, n'est-ce pas ? ai-je demandé.

Il a hoché la tête.

— Une simple précaution. Mais il faut prendre toutes sortes de précautions. Tu auras besoin d'une autre paire d'yeux. Je veux que quelqu'un t'accompagne.

— Je me porte volontaire, a dit Todd.

J'ai jeté un coup d'œil dans sa direction, pensant qu'il plaisantait, lui qui avait toujours juré que jamais il ne monterait avec moi dans ce qu'il appelait ma « tondeuse volante »... mais il était très sérieux.

— Bien, a conclu Herb. Dans ce cas, c'est entendu. Allez, au travail. Nous n'avons pas de temps à perdre.

LA

RÈGLÉ DE TROIS

Tome 2 - L'ennemi est partout

Dans le tome 1, dès les premières minutes, les premières heures, les premiers jours d'une catastrophique panne de courant à l'échelle planétaire, le quartier de banlieue où vit Adam Daley se met en mode survie. Dans le tome 2, de jour en jour, de semaine en semaine, et enfin de mois en mois, la nourriture se fait de plus en plus rare, la violence sévit et la moindre erreur peut avoir des conséquences dévastatrices.



ISBN 978-2-924381-43-4



9 782924 381434